

BULLET POINT

• Ceci n'est pas un exercice

www.bullet-point.fr

contact@bullet-point.fr

Comme indiqué, le texte ci-dessous sort de la ligne éditoriale de BulletPoint, plus ramassée. Il s'agit ici d'un extrait d'un ouvrage en cours de finalisation, - Les Chroniques de la Licorne, Acte I -, proposé ici tel que dans un souci de simplicité. En négatif, ce texte est donc plus long, mais sans doute plus distrayant, en positif. De ce fait aussi, les conditions d'usages de ce document énoncées en bas de page ont été modifiées. Bonne lecture,

9. Pschitt !

Le renseignement qui suit est apocalyptique. Il est donc stratégique et d'ailleurs un peu militaire. Son usage doit être réservé à des personnes majeures, responsables de leurs actes. Car jusque-là, il n'a été connu en détails que de quatre personnes, dont l'auteur de ces lignes, et qui furent à son propos comme des débiles. Il s'agit d'une arme. Selon le soin apporté à sa mise en œuvre, son résultat sera plus ou moins parfait ; aux échelles artisanales, atteindre la perfection est toujours plus difficile. Mais son résultat sera de toujours de bonne facture. En étant facile à obtenir dans une cuisine, sans délai et pour trois fois rien, ce qui ne gâche rien. Cette fabrication n'est néanmoins pas recommandée en dehors d'installations professionnelles agréées. Mais si l'on peut toujours en parler de bon cœur, c'est surtout que cette arme est inapte à d'autres visées que protectrices et défensives. Pour comprendre quel est cet arsenal, d'où provient-il, et pourquoi et comment il fonctionne si bien, il faut raconter la mésaventure plutôt cocasse qui a l'engendré ; voici donc le récit d'une apocalypse microscopique.

Tout commence rue du Théâtre à Paris 15^{ème}, où je retrouve Nathan¹, une nouvelle relation amicale qui, à l'origine, m'avait été recommandée par une vieille connaissance résidant dans le secteur. Après bien des déboires, Nathan est résolu de lancer une petite entreprise qui est à son image, très astucieuse. Dans la trame de cette conversation à bâton rompu, nous en devisons aimablement assis à la terrasse ouverte d'un café puisque l'été, ah l'été !, il n'est maintenant vraiment plus loin,

¹ Les noms et d'autres appellations ont été changés par souci de bienveillance.

- « *Il te faut combien pour ta boutique ?* », vais-je lui demander après un moment.
- « *7000 euros cash* », me lance-t-il le visage tendu.

Nathan dispose alors d'une belle idée, mais pas d'un euro vaillant pour sa mise en œuvre. Si peu qu'il vit au crochet de sa vieille mère, ancienne coiffeuse réputée, ou chez sa sœur, une vendeuse de *sex-toys*. Il faut dire qu'après une longue série de catastrophes économiques intervenues postérieurement à l'accumulation fugace d'une fortune dans la confection et le quartier du Marais (Paris 2e), Nathan passe maintenant pour un *baltringue*. Le genre de professionnel qui peut bien tomber un champ de pétrole, il trouvera toujours plus avisé d'y élever des chameaux on ne sait trop pourquoi... et la cinquantaine venue, fatiguée aussi, n'arrange rien à sa situation dégradée.

Pour le Tout-Paris des opportunités inédites, il est le genre d'entrepreneur fantasque à éviter. À moins d'être animé d'une vocation de mécène qui s'ignore, ou bien que ce soit jour de fermeture pour les Casinos. Avec lui, il a beau être plein d'idées, sympathique et intelligent, plus rien ne marche jamais depuis des années. Dès qu'il a touché à quelque chose, la chose en question tombe en cendres. Il est devenu une sorte de Roi Midas version plombée. Ce qui le conduit à vivre peu et mal de débrouillardises dont Paris abonde pour peu qu'on se bouche un peu le nez.

Quoi qu'il en soit de sa situation, son affaire est conclue entre nous une fois nos cafés payés. À ce moment, j'ai de l'affection pour Nathan, qui sait aussi prendre les gens par les sentiments ainsi qu'il le dit lui-même. Et puis son idée m'apparaît intéressante, distrayante ; sans conséquence aussi, car à ce moment là, j'ai la chance de pouvoir ne pas compter l'argent.

Le capital dont il a besoin, il le recevra donc dès le lendemain.

Les choses ont été vite, mais nous nous sommes bien accordés : il aura ses sous par amitié et goût du jeu ensemble, en contrepartie d'une participation à son affaire pour laquelle je n'aurai jamais rien à m'occuper ; les choses sont claires. Il s'agit d'un don habillé en investissement, ce qui est fiscalement moins coûteux ; comme du contraire, un investissement comme un don, ce qui n'engage plus à rien.

Tout est bien et sent bon, très bon !

Le projet de Nathan consiste d'ailleurs à vendre de petits diffuseurs de parfums à l'usage de boutiques et de chaînes de distribution. Ces dernières y voient l'occasion de créer une expérience sensorielle plus complète pour leurs clients, et le marché est alors en vogue. Avec des odeurs choisies avec soin, tout se passe comme si les marchandises standardisées des surfaces commerciales s'animaient de vie et de plaisir sensible. Une douce folie peut alors s'installer comme *Au Bon Marché*, de sorte que les tiroir-caisse se remplissent bien mieux – « *Il n'y pas de repas gratuit* », dit un proverbe anglais : l'odeur, c'est pour l'oseille.

Savoir comment Nathan s'est-il épris de passion pour cette activité odorante ne se posera jamais. Par recoupements sur l'instant, je me dis que c'est la conséquence d'une affaire de cœur ou de fesses, on ne sait jamais trop avec lui, car il vient aussi de s'accoquiner avec une propriétaire de magasins d'habillement bourgeois. De mon côté, je trouve que les odeurs lui vont bien sans pouvoir dire pourquoi ; j'entends son nouvel intérêt pour les fragrances dont il parle avec intelligence ; et l'activité me semble prometteuse pour connaître le secteur de la distribution - ni plus, ni moins.

Dès mois durant, je n'ai aucune nouvelle de lui et de sa petite entreprise.

Plus exactement, j'ai comme lâché l'affaire dans les trois semaines suivant notre accord. Une attitude que j'adopte après que, attaché de lui apporter autre chose que de l'argent, le faire fructifier aussi, je lui propose d'installer tout de suite ses odeurs dans une chaîne rénovée de magasins. Un vingtaine de boutiques, pas davantage, mais très vue dans tous les coins chics de France. Et surtout de quoi lui assurer une première et belle référence de client, ainsi que le démarrage concret de son activité. Le tout, à une échelle qui reste pour lui abordable au stade où il en est : d'une pierre, trois coups. Je l'appelle donc pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Nous sommes un mardi à 15 heures, et c'est alors que je me retrouve à le déranger dans son lit où il est encore enfoui, ce qui ne manque pas de me surprendre.

- *« Tu lui a bien vendu les machines au moins ? »*, me questionne-t-il au saut du lit, en m'agaçant sur le champ.
- *« Réveil Nathan ! As-tu un seul autre client en vue ?! Un seul ?! Et qui te connais dans le secteur ?! Le taulier dont je parle est un copain, il a compris l'intérêt sans que j'y passe trois jours. Pour lui, c'est le moment et il est ok pour un test sans filet ! Ca gagnera sans plus, il faut bien démarrer...oui ou non, Nathan ?!! »*.

L'évidence commerciale ne semble avoir sur lui aucun effet. Il se lance dans une série de considérations et de digressions auxquelles je ne comprends vraiment rien, car Nathan est volontiers digressif lorsqu'il ne sait pas où il en est. On ne peut même pas dire qu'il se cherche. Ni qu'il se perd. Il est ailleurs. Après un moment, j'en conclus qu'il est inutile d'insister, peut-être de risquer une double catastrophe relationnelle. Tous comptes faits, il me semble bien que ce mardi à 15 heures, j'ai sorti du lit un gars qui n'avait pas un rond en poche au début du mois, et qui à sa fin n'a pas davantage faim car il dispose maintenant de 7000 euros d'avance.

Bref, Nathan ne change pas. Il bricole, est décidé à bricoler, dans cette logique de survie qui le marque depuis des années. Rien ni personne ne paraît y pouvoir quelque chose, pas même une affaire offerte sur un plateau par un client qu'il n'a jamais vu !

Un peu déçu, je me décide à lui dire « *je te rappelle, on en reparle* », bien certain que ce sera la dernière chose que j'irai maintenant entreprendre à son égard. Il ne me reste qu'à décommander la chaîne de vingt magasins et son patron sous un prétexte probable, tout s'arrête là pour ce qui me concerne.

Et c'est ce qui se produit.

L'hiver survient.

Il fait très froid cette année-là. Humide, aussi. Il paraît que la luminosité ambiante est d'un tiers inférieure à ce qu'elle devrait être. Encore une question de réchauffement climatique, paraît-il aussi. Cela n'y change rien : les Parisiens se couvrent de pelures Uniqlo, de bonnets, d'écharpes je-ne-sais-quoi, et de gants qui, eux, sont toujours anonymes en étant souvent noirs. Quoi qu'on fasse néanmoins, ça tousse et ça éternue dans tous les coins de la capitale. Motif pour lequel *Google News* et les journées télévisés se couvrent eux-aussi de nouvelles sur la dernière grippe et le virus H1N1 tendance, tout ce qu'il faut pour susciter de l'audience. Et souvent des conseils idiots, puisqu'on ne sait pas vraiment éradiquer les virus.

Une fois qu'une de ces bestioles s'est invitée chez son hôte, elle y fait son boulot funeste et puis elle disparaît son ouvrage achevé. Entre temps, le sujet de son travail de sape a pu connaître des fièvres et d'autres désagréments auxquels on apporte des soins simplement palliatifs. Si le traitement n'a pas fonctionné et que le virus a cogné un être faible et fragile, les deux peuvent tout aussi bien périr ensemble d'un coup.

L'air de rien, les virus les plus banals sont une affaire sérieuse.

- « *Tu as vu VirEnd ?* », me demande Nathan un soir, « *Vas-y voir...* »

Je n'avais pas envie de décrocher mon téléphone. Mais bon, des mois sont passés, presque neuf, et c'est Nathan. Le genre de drôle à ranimer de trois phrases une soirée hivernale complètement patraque.

- « *Qu'est-ce que c'est que ce truc... ?* », vais-je lui demander en même temps que je touille le site internet qu'il m'a indiqué, « *...Oh, c'est toi ?!* »... « *Putain, Nathan, qu'est-ce que t'as foutu ?!* »
- « *Je suis en plein expansion...* »
- « *Du médical ; du virus : mais tu sais que tu es frappadingue !* »
- « *Tu penses ?* »
- « *En même temps, VirEnd, ça claque ; j'aime bien !* »
- « *International aussi. Je me diversifie aussi, figures-toi* ».

Je ne me figure rien du tout.

Et en fait de diversification, lors d'un déjeuner le lendemain midi, Nathan m'apprend qu'il a laissé en plan ses projets de fragrances et toute la parfumerie enchantresse. Il s'est lancé dans les antiviraux et autres éradications tous azimuts de bactéries. À l'heure où l'on voit de plus en plus ces petites fioles de gels antiseptiques translucides. Elles sont vendues partout, prêtes à nettoyer sans eau les mains, n'importe où, n'importe quand. Ce qui doit permettre de ne pas attraper par mégarde les virus et bactéries de nos congénères, en touchant tout ce qu'il l'est possible de l'être dans le domaine public : mains, barres d'appuis de métro, cuvettes de W-C...

Sa nouvelle me sidère à tel point que, sur le moment, je n'ai pas la présence d'esprit de lui demander comment il a pu atterrir dans le domaine médical, section antivirale (a-t-il aussi séduit son médecin ? Rencontré une infirmière ?). D'autant qu'il a une idée précise en tête qui retient toute notre attention. Un concept inédit pile-poil dans l'air du temps. Son tueur de virus, Nathan veut le diffuser dans l'air moyennant ses petits diffuseurs électriques de parfum. Ca, au moins, ça n'a pas changé.

Nathan s'en va astiquer tout l'air !

Il faut dire que ses gadgets *Made In China* vendus 30 euros pièce, sont néanmoins spécialement efficaces. C'est pourquoi ils sont utilisés pour la diffusion de parfums d'ambiance. Techniquement parlant, elles sont fondées sur l'effet Venturi, un phénomène connu depuis 1796 et le physicien des fluides du même nom. Le principe de l'Italien est simple : un fluide projeté rapidement dans le goulet d'étranglement d'un tuyau s'en trouve fortement accéléré à la sortie de celui-ci, de sorte que le fluide en question se diffuse ensuite vite et bien, sous forme d'un nuage indiscernable, sec et froid. Mais tous comptes faits, qu'y-a-t-il donc sous la coque des machines de Nathan ? Un petite pompe électrique, un réservoir, la tuyauterie de plastique convenant à Monsieur Venturi qui débouche sur une buse, et de quoi brancher le tout sur le secteur ou sur piles ; l'ensemble représentant le volume d'une-demi brique de lait. Pas de chaleur et d'odeur détectable, peu de bruit, une consommation électrique insignifiante et, à la sortie, ce fameux petit nuage de vapeur diffusé à température ambiante, qu'on appelle une micro-nébulisation. C'est-à-dire quelque chose de très léger, presque invisible et tout à fait sec puisque bien mélangé d'air : *pschitt, pschitt, pschitt...*

- « *Et tu mets quel produit dedans ?* »,
- « *Ah, ça...ça, c'est toute une histoire... !* », me répond-t-il en saisissant des deux mains la table où nous sommes, « *On se fait un dessert ?* ».

C'est une chose qu'on peut dire : dans sa traversée des métiers, du parfumage à la lutte antivirale, Nathan a vraiment voulu rencontrer Moïse, l'auteur du produit. Parce que ce celui-là, il n'a sans doute jamais guidé

personne d'autre que lui-même, et que sa chimie est réservée à des professionnels très hautement spécialisés. Il est donc introuvable pour le commun des mortels.

Un jour, donc, Nathan trouve Moïse. Et tout avait recommencé.

Sa révolution s'était produit un mois après qu'il se soit dit que, dans les lieux publics, il était plus opportun de vaporiser un tueur de virus que des senteurs. Je l'apprendrai ensuite, ce sentiment lui est venu à constater l'hystérie ambiante qui règne en ville autour des maladies endémiques saisonnières. Ainsi qu'à entendre parler, par l'un de ses amis pharmaciens, de l'attrait subi des foules pour ces fioles translucides de gel antibactérien, qui sont vendues par tombereaux entiers - et pas seulement dans les pharmacies.

Quand Nathan voudra me détailler l'arrière-plan de son changement de métier ; lors de ce fameux déjeuner suivant son appel nocturne, il commencera par se lancer dans un discours très à propos amorcé de cette manière,

- « *Le phénomène est socio-médical. Je crois qu'aujourd'hui les gens ont besoin de plus en plus de sécurité, qui ...* », Je crois aussi que c'est le moment où la cuillère à café que j'avais dans les mains a glissé de mes doigts, que de cette main ramollie j'ai écarté le morceau de sucre qui se trouvait à côté de la tasse, avant de repousser le tout d'un revers sur le côté de notre table.
- « *Nathan...Si tu veux tu m'emballes avec ton expertise chopée dans le journal d'avant-hier. En même temps, est-ce qu'on se dire qu'on est entre nous... ?* »,
- « *Ok. Il y a énorme tas de pognon à faire l'air de rien sans rien faire !* », s'exclame-t-il en m'expliquant qu'il va vendre machines au prix coûtant, le tueur de virus un peu plus cher, surtout bien plus souvent, car il s'agira de cartouches d'un liquide antiseptique vendues sur abonnement...

Sa conviction ayant donc été très subitement catalysée, Nathan imagine en un instant la jolie marque de sa nouvelle affaire, *VirEnd*, ensuite un site Internet, en même temps qu'il se met à chercher le *pschitt*, *pschitt* à vaporiser. Parce que son invention est bien là : pourquoi nettoyer ses mains en permanence, si on peut nettoyer tout l'air ? Dis comme ça, c'est évident.

S'agissant de la diffusion des virus et bactéries entre les gens, comme de leurs contaminations, il est certain que sa vision des choses est plus simple, efficace, pratique, économique. Encore faut-il avoir le machin à vaporiser qui va bien.

Ce que Nathan trouve rapidement sur Internet.

Si le produit en question lui paraît très bien, c'est que ses composants sont banals : il s'agit d'un mélange d'eau oxygénée et l'acide acétique, du vinaigre de vin blanc autrement dit. Enoncée de cette manière, la mixture a un air presque amical. Toutes les ménagères savent que le vinaigre de vin blanc, l'acide acétique, fait un excellent désinfectant. Il est aussi trivial de savoir que l'eau oxygénée purifie. Même si

elle pique un peu plus. Motif pour lequel son usage domestique doit être plus précautionneux quand il s'agit de muqueuses – et interdit s'agissant des yeux, à moins d'être intéressé par (ne plus) voir ce que donne une vue brûlée le restant de ses jours. Bref, un désinfectant et un désinfectant se dit Nathan, celui-là est comme biologique, alors il doit être forcément être parfait. D'autant que, cette mixture étant presque aussi liquide que l'eau, qu'est-ce qui peut bien empêcher qu'il ne la vaporise à micro-doses moyennant ses petites machines à faire de tout petits nuages secs ?

Pschitt, pschitt, pschitt, les microbes sont dérouiller sec !

Peu après sa trouvaille, Nathan doit néanmoins calmer sa joie.

Son ennui est que, juste après, il tombe sur l'intermédiaire difficile qui vend sa solution à vaporiser. C'est un gars esseulé dans un trou de la région parisienne, qui dit détenir la licence de commercialisation de ce mélange exclusif de vinaigre et d'eau oxygénée. Un produit, qu'on appelle aussi de l'acide péracétique, qu'il revend cher, par colis volumineux qui plus est, ce qui ne convient pas davantage aux petites machines de Nathan et à lui-même, en plein lancement de sa micro-entreprise. Alors il se décide à lui monter une embrouille. Il veut en savoir plus, et surtout remonter au dealer du commerçant, le producteur de la mixture. Sa ruse pour ce faire est triviale : elle consiste à dire au premier qu'il ne peut pas diffuser dans l'air le produit du second sans avoir ses certificats de conformité, où l'identité de celui-ci ira forcément apparaître...

L'autre, qui ne voit rien venir, lui donne après quelques intermèdes une copie de ces papiers, où il apparaît que la mixture est bien agréée par les plus hautes autorités sanitaires de France, une garantie de sérieux par excellence. Alors Nathan voit une deuxième raison de se brancher directement à cette source providentielle. Et il trouve Moïse, ce qui ne lui demande pas plus d'une heure.

La suite est aussi rapide.

Dès que qu'ils se rencontrent, le courant passe entre eux comme la foudre. Si bien que, étant tous deux de confession juive, ils se retrouvent à discuter en Hébreu, vaporisant à cette occasion l'intermédiaire qui les avait séparés comme par un effet malheureux du destin. Parce que Moïse, de son côté, n'a jamais pensé, - pas une minute, pas une seconde -, qu'on aille un jour diffuser son mélange comme l'imagine Nathan. Il vient de rencontrer un entrepreneur et un innovateur, il l'adore sur le champ.

Ce qu'il voit aussi s'ouvrir devant lui d'un seul coup, c'est la possibilité d'un énorme marché fait de boutiques, de centres commerciaux, d'hôpitaux, d'immeubles de bureaux ; de parkings ; de musées ; de cinémas ; de salles de Concert ; bref, il imagine sa mixture se répandre partout où passe des torrents des gens tous les jours.

Nathan veut astiquer tout l'air et lui, il va lui vendre son mélange par milliers de tonnes !

Deux jours ne sont pas passés qu'un contrat d'approvisionnement exclusif est signé. Pour la France, car Moïse reste prudent et que sa femme, une ancienne assureur, lui impose de l'être. C'est donc pour le pays des Lumières, mais avec une option sur l'Europe et puis le Monde, - oui, le Monde entier -, car Nathan en est certain : pour son application inédite sous cette forme de massacre des microbes, il a trouvé, me dit-il, « *le produit explosif !* ».

Militaire pour être exact.

Les choses sont ainsi : avec cette mixture à la figure amicale, Nathan a sans le savoir pénétré subitement un territoire inconnu. On l'a dit, le vinaigre et l'eau oxygénée sont des produits banals. Même si l'eau oxygénée, débordante d'oxygène, est un produit corrosif plus dangereux, et qui peut être inflammable. Si vivement que fabrication en masse à l'état pur impose d'ailleurs d'autres précautions (cette eau est alors vite explosive). De ces banalités, Moïse a pourtant fait un produit spécial, tout en finesse. Tout d'abord, il les mélange à parts égales, moitié-moitié, - ce qui pas compliqué, dangereux ou nouveau -, et puis c'est à peu près tout !

Pas tout à fait néanmoins.

L'eau oxygénée a cet autre inconvénient majeur : son oxygène abondant la rend très instable (d'où un tempérament vite explosif quand elle est produite en masse). Cette instabilité fait aussi que cette eau aérée s'évapore spontanément. Si bien qu'en peu de temps, elle perd ses qualités corrosives et donc son intérêt tout court. Ce qui lui fait un défaut pénible pour des professionnels à qui il en faut des quantités industrielles, sous la contrainte de pouvoir la stocker longtemps. Des Militaires par exemple, des gens préoccupés d'avoir toujours sous la main une solution à de possibles attentats bio-terroristes survenant à l'improviste.

Mais Moïse a leur trouvé un premier truc.

Un procédé très secret ; il a percé un mystère.

D'un côté, il fait sa mixture comme indiqué. De l'autre, il fait subir à ce mélange un traitement après lequel l'eau oxygénée qu'il contient devient *parfaitement stable*. « *Pendant cinq ans* », nous dira-t-il. Son produit peut donc être stocké tant qu'on veut, il servira efficacement au moment propice : aucune de ses qualités ne se sera perdue.

Parce que, ce faisant, Moïse met en œuvre un deuxième truc, cette fois bien établi. Séparément, on l'a dit, le vinaigre et l'eau oxygénée sont déjà de très bons désinfectants. Mais associés, ils donnent de l'acide péraétique, une synergie corrosive à peu près comparable à celle d'une bombe à neutrons d'échelle microscopique ! Une fois la mixture envoyée sur les bestioles de ce petit monde, *pschitt, pschitt*, on ne connaît pas de virus, de bactéries ou de spores au monde qui sachent y survivre. En une seconde, tout est mort. L'une des raisons de cet anéantissement immédiat est que toutes ces bestioles possèdent des squelettes ou des carapaces faits de ponts disulfure, deux atomes de soufre qui chez eux

s'allient un peu partout pour leur fabriquer de très solides structures ou armures protectrices, bien utiles pour résister à tout.

Mais ça, c'était avant Moïse.

Après son mélange stabilisé, le blindage des bestioles tombe en poussières à la demande dans la seconde, et c'en est fini au même instant de toutes leurs œuvres pathologiques. Du coup, des Militaires, des Gendarmes et d'autres forces spéciales antiterroristes, - toutes portées sur la discrétion -, et qui sont chargés des solutions préventives aux attaques de ce genre, sont très admiratifs de cette potion magique. Le Mossad, les services de renseignements Israéliens, pareillement. En fait, tous ces professionnels ne connaissent pas de produit biocide plus efficace et plus stable, le tout étant bien entendu certifié par les scientifiques des Ministères de la Défense de plusieurs pays².

De ce fait, au cas où les choses tournent subitement vinaigre dans un coin (anthrax, sarin, etc.), il suffit à ces militaires de débarquer habillés de combinaisons étanches ventilées d'air pur dans le trou infecté, d'en exfiltrer les hommes et animaux, pour ensuite dézinguer illico tout ce qu'il y reste de vivant. Ce qu'ils font en submergeant le trou en question à grands coups d'appareils similaires à des *Kärcher* projetant la potion de Moïse à toute berzingue. Mon Dieu! Qu'est-ce j'apprends de nouveautés ! Tout au long de cette affaire, on m'initiera incidemment aux techniques, systèmes et appareils ultrasophistiqués dont les États disposent pour détecter et parer comme ils le peuvent aux attaques biologiques.

Il est délicat d'en parler trop loin, c'est tellement secret. Mais c'est très, très impressionnant.

Tout cela est parfait. Il existe néanmoins deux difficultés auxquelles la potion de Moïse n'a pas de solution. Pour nettoyer à fond un lieu infesté de microbes terrorisants, il faut le gazer complètement, l'enfumer à ras-bord, le noyer sous sa potion. Sinon, il y reste toujours des bestioles embusquées dans des recoins indétectables, qui prospèrent à nouveau juste après avoir subi leur Hiroshima. De ce fait aussi, c'est la deuxième difficulté insoluble, l'anéantissement dans cet étouffoir ne peut pas être effectué en présence d'êtres vivants. Les hommes et les animaux infectés doivent être traités de manière séparée, plus délicatement, à moins de vouloir les tuer aussi.

Expliquée de cette manière, la potion peut inquiéter.

Sa dangerosité n'est pourtant qu'une affaire de dose, d'intensité, nous assurera Moïse après s'en être assuré scientifiquement pour ce qui nous concerne. Il a bien étudié le fonctionnement des petites machines vaporisatrices de Nathan, en faisant *pschitt*, *pschitt* et quelques règles de trois incluant son mélange assasin (la chimie, c'est en pratique des mathématiques appliquées au vivant). À la puissance où ces gadgets travaillent, la chose est assurée par les nombres, Nathan ira propulser guère plus qu'un

² L'acide péracétique est également employé de longue date dans le milieu hospitalier ou agroalimentaire aux fins de désinfection, mais sous des formes liquides et diluées qui rendent son usage moins efficace, en imposant par ailleurs des protections et des limitations à son usage.

peu de vinaigre blanc et d'eau excitée d'oxygène au milieu de grandes masses d'air. Rien de plus qu'un genre spécial de senteur sans odeur qui, après 20 minutes, ira de toute façon se décomposer en sous-produit insignifiant, complètement inoffensif - de la flotte.

Entre temps, ça ne peut qu'endommager les virus et les bactéries présents dans le secteur, sans jamais faire de mal aux vivants d'échelle macroscopique. La nouvelle est excellente, puisque Nathan tient prudemment à rester dans l'anéantissement du microbe de surfaces commerciales et civiles – « *L'air sera forcément un peu plus sain, c'est déjà bien, dira Moïse ; il faudrait voir ce que ça donne en détails, la qualité du résultat ; elle se mesure sans difficulté* », affirmera-t-il l'air résolu, exterminant toutes les questions de son autorité scientifique certifiée militairement.

L'affaire dévastatrice est donc lancée.

Nathan est ravi, tout comme Moïse qui, jusque-là, se contente depuis des années de livrer des cuves de 500 litres de sa potion aux militaires qui la stockent. Ils ne s'en servent que de temps en temps, à hautes doses, pour des tests et des exercices préventifs aussi localisés que restreints. Bref, l'affaire de Moïse est jusque-là un artisanat un peu particulier, qu'il réalise d'ailleurs pareillement.

Pour faire sa mixture, il ne dispose en effet d'aucun laboratoire, ni usine à lui, aussi étonnant que cela semble. C'est un inventeur génial, mais un tout petit chimiste. Les quantités qu'il vend de son produit ne méritent pas d'installations dédiées. Ni personne d'autre que lui : depuis qu'il a fait sa découverte fantastique, la stabilisation de la mixture sans aucun additif, Moïse fait lui-même sa potion pour en conserver le secret de fabrication. Personne, absolument personne ne sait et ne comprend comment il est parvenu à stabiliser ce mélange 50/50 de vinaigre et d'eau aérée, dont la stabilité le rend si intéressant pour un usage militaire. Et donc maintenant commercial sur des échelles possiblement industrielles. Il est d'ailleurs si paranoïaque à ce sujet qu'il n'a même pas voulu breveter son invention, et donc la publier !

Un jour que je soulèverai l'intérêt d'y procéder, - une protection juridique assurée pour vingt ans -, et qu'il était aussi irrésistible de chercher à comprendre comment cette stabilité était obtenue, Moïse me répondra que l'industrie chimique est un secteur très difficile. Dans le monde, une douzaine de mastodontes tiennent les gros marchés des produits banals. Et puisque son procédé n'était manifestement pas très technique, simplement astucieux avec peut-être des alternatives pour un résultat similaire, il ne se sentait pas la force de les affronter, disait-il, surtout en cas de mésentente. Il avait donc préféré leur envoyer à tous un courrier, puis heureusement passer un accord de coopération protecteur avec l'un d'entre eux. Ce qui l'avait conduit à fabriquer sa potion en quantité limitée près de Paris, dans un coin

secret de l'une des usines de ce dernier. Et puis c'était tout. « *On peut m'entreprendre avec de la drogue, des femmes, ou un chalumeau, rien ne me fera en dire plus³* ».

Sauf peut-être un ou deux milliards ?

Soit la perspective que lui avait ouverte Nathan, passablement habitué à payer avec des mots. Ce qui, aussi, le motive en diable. Le dilettante que je connais semble en effet avoir changé du tout au tout. Il travaille jour et nuit, enchaînant rendez-vous sur rendez-vous, avec parfois des situations cocasses dans les discussions qu'il mène avec ses interlocuteurs. L'époque étant ce qu'elle est, se retrouver à parler avec un juif d'exterminer un monde, fut-il microscopique, peut vite créer un malaise relationnel. D'autant que Nathan n'a rien du type aryen dévastateur. Ce qui irait au moins rationaliser la proposition d'installation de ses machines assassines, en la faisant cohérente à la surface des choses. Mais non, il n'y a rien à faire ; lui, on lui donnerait plutôt l'emploi d'un viticulteur de la côte d'Azur, le chapeau de paille en moins : tout petit, teint hâlé, sec et râblais, c'est un hâbleur plein de vie... à certaines occasions, lui-même se sentira tiraillé entre l'intérêt d'exposer la qualité dévastatrice de son offre, et la crainte de passer pour l'exterminateur sans pitié de la vie microbienne, un nazi du minuscule. Soit une tension autour de la vie et de la mort qu'il ira résoudre en parlant à tous de « *nettoyer l'air ...* ».

Nettoyer l'air !

Une autre sacré trouvaille, magnifiquement promotionnelle, et typique de l'ère marchande où règne ces paradoxes ludiques (cf. chapitre « Succès extraordinaires »). Elle confère une allure immédiatement plus légère à sa dévastation, en passant sous silence le sort des bestioles, - leurs petits cris qu'on imagine -, tout en paraissant frappé de bon sens... Alors que cette proposition, ce simple énoncé, est en réalité celui d'un aliéné, une idée complètement folle ! Pour rester pragmatique en effet et être un minimum rigoureux, il faudrait dire « *nettoyer l'air de...* », ou « *nettoyer une partie de l'air de...* », 'de' se référant à l'espace considéré par la vaporisation purifiante.

Mais Nathan éjecte la préposition, taille dans l'énoncé, en améliorant par là même la portée de son offre d'un facteur prodigieux, sur un registre discrètement totalisant qui plus est. Alors que l'air, - oui, l'air -, considéré dans son ensemble, même à l'échelle une ruelle, c'est très vaste ! Des centaines ou des milliers de mètres cubes rapidement ! *Pschitt, Pschitt, Pschitt*, comment ses micromachines pourraient-elles nettoyer l'air à proprement parler ? Et sinon d'ailleurs, pourquoi les Militaires eux-mêmes ne pouvaient s'y livrer qu'en employant des *Kärcher* spécialisés, des vaporisateurs extrêmement puissants, au sein d'espaces restreints, clos et confinés qui plus est ?!

³ Une autre fois, je reverrai Moïse sur toutes ces questions ; il restera aussi vague. Après une heure, il me semblera néanmoins, pour des motifs que je passe ici, que la fameuse stabilisation de son mélange, il devait l'obtenir par un moyen mécanique et/ou l'emploi d'ondes.

Pourtant, je n'entendrai jamais personne soulever cette question des semaines durant.

Ce à quoi j'assiste lorsque Nathan me convie à des rendez-vous, c'est à la fascination qu'il provoque. Celle d'un petit bonhomme engagé dans une croisade antivirale terminale, porté par sa nuée de petites machines *Made in China* gavées d'une potion plus miraculeuse que l'eau Sainte de Lourdes elle-même ! À ce moment, Nathan est dans Paris comme le Christ virulent du monde microscopique. Ce qui, aussi, le rend fébrile. Pas seulement par ce que, en tant que juif, il sait bien où peut conduire un projet à visée apocalyptique et que, à titre personnel, il en a déjà assez bavé longtemps. Sa fébrilité tient au déplacement fulgurant du niveau d'enjeu que soulève partout sa petite affaire. Partie d'une idée et d'un petit tas de billets neuf mois plus tôt, elle a aussi sec pris la forme d'un titan représentant des centaines ou des milliards d'euros, assurent tous les experts en oseille. Du coup, les contextes, les styles, et les modalités de discussions se métamorphosent. Comme leurs participants, tous subitement bronzés même en hiver et cravatés de la plus fine soie. C'est possiblement du *big business*, et Nathan n'a pas les codes de ces univers. Il se trouve que je les ai davantage acquis pour plein de raisons, alors il me demande de l'aider et de l'assister. Ce que je fais volontiers car c'est nécessaire et utile, et que toute cette affaire improbable est vraiment trop, trop amusante.

Mais, le sait-on avant de le vivre ?, on se convainc vite soi-même que l'amusant est très passionnant ! La vitesse de progression de toute l'affaire est fascinante, et le jeu, si rapide. Alors que, pour ce qui me concerne, - quelle drogue ! -, je ne sais jamais su résister à une accélération quoi qu'en soit l'objet, où qu'elle se produise.

En quelques jours, je lui dresse donc la surface d'une réputation adaptée à l'évolution de son affaire, et en lance tous les appareils : des bureaux installés aussitôt ; recrutement de deux collaboratrices pour tous les détails qui n'ont aucune chance d'être traités sérieusement par lui ; une banque chic pour les sous annoncés ; des conseils de tous ordres ; un nouveau site internet ; un *business plan* ; la refonte du design de ses petites machines qui n'ont pas l'air sympathique qu'il faut pour un environnement civil et commercial ; des contrats propres prêts-à-l'emploi à propos de tout ; des kilos de rendez-vous partout : tout y passe en moins d'un mois. L'attrait que soulève son affaire ne nous laisse plus d'autre choix. Et lui, il se déchaîne jour et nuit sur ses machines, le conditionnement de la potion magique de Moïse, et il rentre dans le lard de la masse de prospects à entreprendre. *Hitler n'aurait eu aucune chance.*

Mais, en pratique, toute ces accélérations subites sont si violentes que Nathan les supportent mal.

Plusieurs fois, aux environs de deux ou trois heures du matin, il m'appelle alors qu'il est un état lamentable. Il est quelque part dans ou bien autour de Paris, sans toujours savoir exactement où, égaré entre deux soirées exotiques, où il a pu aussi bien embarquer ses nouvelles collaboratrices. Seul ou non, il est à chaque fois défoncé d'alcools ou de stupéfiants. Parfois des deux d'un seul coup de godet. Il a en

effet ce mauvais penchant pour l'absinthe, qu'il importe ici en douce d'Israël, où elle se trouve n'importe où. Je suis donc contraints d'aller le chercher en urgence et puis de le coucher, qu'il se repose chez lui sans dommage. C'est un travail d'ambulancier dont je n'ai vraiment pas le temps. D'autant qu'il s'endort péniblement et qu'à chaque fois, aussi, je dois l'écouter divaguant me raconter toute sa vie par le menu : confesseur nocturne d'une âme en peine est encore un autre métier.

Ce qui commence à m'inquiéter se rétablit néanmoins du jour où il rencontre un distributeur prêt à signer pour ses machines exterminatrices. Une entreprise qui est le fait d'un franco-polonais ayant rapidement fait fortune dans les petites fioles antiseptiques transparente, et d'autres accessoires du même genre. Deux à cinq millions d'euros cash pour commencer tout de suite, selon la manière de faire les choses, voilà ce que propose le polonais de signer tout de suite, avant même de livrer quoi que ce soit.

Et il ne s'agit que du marché français !

L'affaire de Nathan devient vraiment sérieuse. La fête est finie. Tout le monde se calme instantanément, et va se recentrer sur des préoccupations concrètes immédiates ; il faut signer pour 5 millions cash.

Trois jours avant la signature du contrat en question, afin qu'il soit documenté comme il faut, il me vient l'idée d'interroger Nathan à ce propos,

- « *Peux-tu me passer le certificat de tes machines terminator ?* »
- « *Heim ? Pourquoi ?* »
- « *...Par ce que.* »
- « *Mais elles sont aux normes Europe et le produit est certifié par l'État !... Tu te rappelles ? Le produit, c'est du Moïse...* »
- « *Nathan ? Nathan ?!... Tu es dingue ou tu fais semblant ? T'as pendu ta cervelle au plafond ou quoi ?!* »

Nom de Dieu !. Je réalise qu'il n'a pas, semble-t-il, compris un détail du genre létal.

La Santé Publique n'est pas qu'une affaire de molécules et de produits, même très banals. Parce que, selon le vieux principe de l'alchimiste Suisse Paracelse (1493-1541), « *c'est la dose qui fait le poison* ». Pour tout ! Sans même considérer que la qualité d'un producteur de ce secteur doit dans tous les cas être certifiée, aucun produit médical ne peut être vendu sans que sa forme et ses conditions de mise en œuvre soient certifiées, car celles-ci peuvent bien influencer leurs effets. Un gélule de potassium, ça peut être très bien pour se requinquer ; la même chose exactement en intraveineuse et l'arrêt cardiaque est à peu près garanti dans la minute. À cet égard, la certification de la potion de Moïse, comme ses assurances n'y peuvent rien : c'est celle des machines *incluant* son produit qui est maintenant devenue obligatoire - le contraire est un délit

pénal. Et en plus, cette certification est aussi une assurance non-dite : cela fait, le tout est irréprochable quoi qu'il arrive.

Nathan voit ma tête d'enterrement à trois jours de la signature du contrat à 5 millions ; il me lance,

- « *On va se débrouiller pour rouler comme ça au début. Qu'est-ce que ça peut faire ? Il ne se passera rien ; je vends surtout de la psychologie tu sais...* »
- « *Pardon ?!* », nom de Dieu de nom de Dieu, Nathan n'adhère plus au réel, « *je m'hallucine, où tu parles bien du mélange militarisé de Moïse ?!* »,

Sa face se décompose à son tour, son regard se précipite au sol.

Pschitt... pas bon ! Je le regarde encore, il soupire et tire sur sa cigarette en silence.

La minute d'après, il m'informe de choses sidérantes. Le produit de Moïse, il n'a pas bien compris, m'avoué-t-il, comment il fonctionnait réellement. Bien entendu, il lui fait confiance vu tous les certificats ministériels dont ce mélange est affublé, mais sait-on jamais ?... et puis surtout, il a remarqué que ses prospects étaient d'abord intéressés par « *nettoyer l'air* ». Soit genre de résultat qu'un professionnel standard ne pourra jamais vérifier avec une certitude parfaite. « *C'est de l'air ; qui peut dire où tu vas choper la crève ? Dans un magasin équipé des machines, ou pas équipé ? Un mètre avant, un mètre après, qui peut savoir ?! Ca nous laisse de la marge au début...* », me dit-il plein de bon sens tout tordu. Car au fond des choses, Nathan n'a pas très envie de se lancer dans l'extermination des microbes, sans voir ce que ses machines peuvent bien donner sur les gens, en vrai et longtemps. Même s'il en possède une qui tourne jour et nuit depuis trois mois dans son appartement, une autre au bureau avec trois personnes à l'intérieur toute la journée, et quinze autres personnes dans d'autres étages, sans aucun désagrément d'aucune sorte dans tous les cas - ainsi que Moïse l'avait assuré de ses calculs.

Mais Nathan préfère tout de même commencer par vendre ce qu'il appelle « de la psychologie ». Il a donc commis cette autre chose impensable : il a dilué la potion ! Moitié Moïse, moitié *Volvic* ! Et pourquoi cette eau minérale ? Parce qu'elle lui a semblé très nature, presque Bio !

- « *Et je suppose que ta flotte vient de la superette du coin ?! Tu sais que tu es dangereux ?! Là, il faut vraiment tout arrêter...!!* »

Et bien oui ; en bas de chez lui, il existe aussi un épicier arabe disposant de palettes entières de *Volvic*, un surplus, sur lequel l'épicier est disposé à lui faire un prix... Voyant que je n'arriverai pas à le rapatrier de ce côté-ci du réel, j'appelle tout de suite Moïse pour que nous prenions sur le champ un déjeuner à trois. Il s'agit

que l'auteur de la potion lui-même, son contrat de licence en main, qui ne prévoit pas du tout de la *Volvic*, ni aucune coupe sauvage, rappelle à Nathan deux ou trois de ses obligations contractuelles élémentaires.

Dans l'ambiance de folie où nous sommes maintenant, la discussion qui intervient deux heures après vire à la farce.

De toutes les façons, il va falloir vaporiser le contrat du Polonais pour un moment, en prétextant un empêchement technique, et tout recommencer de zéro ou presque.

Moïse, lorsqu'il entend parler d'eau minérale ajoutée à son invention liquide, ne peut s'empêcher d'éclater de rire, tout en insultant Nathan en Hébreu. Ce qui convient mieux à sa honte du moment. Mais aussi à sa sottise. Car l'inventeur de la potion le proclame : non seulement cette mixtion d'eau minérale affaiblit radicalement les propriétés de sa potion, mais elle est surtout sans objet. Il connaît en effet les responsables d'un Institut de recherche en microbiologie dès plus fameux, avec lesquels il travaille sans cesse, et qui sont comme ses amis. Pour 800 euros à peine dit-il, un prix confraternel, il peut faire tester et certifier les machines. En utilisant si besoin toutes les densités de mélanges que Nathan pourrait bien vouloir. Mais avec de l'eau forcément pure et déminéralisée pour ne pas affecter la qualité du mélange, ses effets (...), et en faire certifier l'innocuité de l'un ou l'autre à 100%, sans délai ou presque.

Pschitt, pschitt...ouf, ouf, tout peut vite se remettre en ordre bien carré ; Varsovie nous voilà !

Rendez-vous est donc pris à l'Institut en question la semaine suivante.

Nous y voyons un Directeur Scientifique que Moïse tutoie tout de go, et auquel Nathan montre ses machines *Made in China*, dont il lui explique en détail les caractéristiques et le fonctionnement. L'homme de Sciences sourit. L'hypothèse de la « *vente de psychologie...* » se confirme sur le visage de cet expert. Très au fait de la potion de Moïse, le dossier lui apparaît banal, et plutôt gentiment enfantin. Un peu de mal aux bestioles microscopiques, un peu de bien aux hommes ; tout ira bien, l'air sera un peu rafraîchi et il faudra simplement être clair et prudent sur la présentation commerciale d'effets somme toute modérés.

Il propose donc de tester ce bazar dans la semaine, puis de rendre au cours de la suivante ses premiers résultats. Sans doute même un rapport final dans la foulée, simplement pour être agréable à Moïse. Pas une seconde, même pour la forme, il ne nous demande un acompte pour ses travaux ! Et parce que le dossier est trivial, les premiers tests seront faits avec la potion de base de Moïse; moitié vinaigre, moitié eau aérée.

*Ouf, pschitt, ouf, pschitt ...*le contrat du polonais reste jouable très vite ! 5 millions cash, nom de Dieu... lui, je vais le décaler de deux semaines en prétextant une levée de fonds anglaise pour notre affaire, qu'il entre en ébullition de la voir possiblement lui échapper. Et, surtout, qu'il n'oublie pas son chéquier le jour de la signature du contrat, ce qui pourrait toujours survenir...

En attendant, nous passons avec ce scientifique un agréable moment documentaire, où il prend soin de nous montrer l'importance des dispositifs de son Institut. Des salles blanches à l'air pur et sain, contrôlé en

permanence par de gros robots de ventilation ; des milliers de petites boites plates et translucides infestées de virus et de bactéries, qu'il va d'ailleurs requérir sans préavis pour qu'ils testent les exterminateurs de Nathan ; pleins de machines très compliquées destinées à observer et disséquer les carcasses de ces bestioles souvent néfastes ; des laborantins et des ordinateurs studieux partout, etc. Nous sommes ravis. Nous sommes présents exactement au lieu où il faut pour que nous obtenions les réponses qu'il nous faut ; ça se passe en France, au pays de Pasteur, dans l'un des saint des saint de la microbiologie !

Plus rien ne peut ne plus nous arriver.

Sauf deux jours ensuite, l'appel catastrophé du Directeur Scientifique en question.

Il demande à nous revoir sans plus tarder.

Bien entendu, il a nos résultats. Et son rapport est d'ailleurs déjà tamponné signé !

Mais ce n'est plus vraiment sa préoccupation...Ce qui l'intéresse avant toute chose, c'est que Nathan reprenne ses machines et qu'il évacue tout de suite son petit bazar : ce scientifique vient, en effet, d'avoir la peur de sa vie.

Nous ayant quitté, il a comme prévu pour le lendemain, installé et allumé les gadgets vaporisateurs dans une salle blanche remplie de boites à bestioles toxiques. Selon son expérience, il prévoyait d'y jeter un œil dans la semaine et voir comment elles tournaient de l'œil, jusqu'à quel point. Mais pour une raison indéterminée, il est revenu y jeter un œil l'heure suivante de son installation. Et dans les petites boites, tout était déjà collapsé et bien mort ! Une apocalypse microbienne jamais vue de ses yeux.

Effrayé de ce constat, ce qu'il a craint de voir se produire, s'il n'arrêtait pas l'expérience tout de suite, c'était l'anéantissement de l'ensemble du matériel biologique de son Institut par on sait quel chemin aérien. À voir ce qu'il avait vu, plus rien n'était assuré ! Soit possiblement la destruction des années de travail qui avaient été nécessaires pour compiler et classer sagement toutes les saloperies microbiennes et virales connues dans ses dizaines de milliers de petites boites.

Peut-être bien qu'il sur-réagissait aux résultats constatés, faute de les comprendre sur le champ. Mais pourquoi allait-il prendre pareil risque pour 800 euros ? D'après ses savants calculs faits sur le vif, une seule des machines de Nathan équipée de la potion standard de Moïse, pouvait dézinguer en 7 secondes top chrono, 7 secondes !, tous les virus, spores et bactéries d'une pièce de 100 mètres carrés et 3 mètres sous plafond... et maintenir ce désert microbien tant que *pschitt, pschitt, pschitt*.

L'Hiroshima microbien pour un gadget *Made in China* à 30 euros, c'était... c'était !

Et c'est aussi une découverte scientifique de premier plan. Car à la puissance où ces machines opèrent, elles vaporisent une micro fraction d'une potion assez banale, à un taux 1000 fois inférieur (!) à celui qu'impose les normes de sécurité Européennes pour la désinfection utilisant de l'acide péracétique dans le domaine

civil. Alors même que les Militaires, par dérogation antiterroriste obligée, pulvérisent la même potion à des doses mortelles 14 000 fois supérieures à ces mêmes normes, moyennant des cousins hors de prix de Kärcher et d'énormes quantités de produit, sans jamais pouvoir obtenir le résultat constaté par le Scientifique ! En étant par ailleurs obligés de conduire leur dévastation en combinaisons étanche ventilée d'air pur, sans aucun être vivant dans les lieux !

Avec Nathan, on allait donc nettoyer l'air de sites clos, à 100%, en un rien de temps, avec presque rien, pour rien, de manière permanente, tout en pouvant faire du bronzing dans la pièce à la même heure, en compagnie de tous les convives qu'on voulait.

Une découverte fantastique !

En définitive néanmoins, non seulement l'apocalypse microscopique constatée n'allait arranger ni Moïse, ni Nathan, mais elle allait anéantir l'affaire tout aussi vite.

C'est comme ça. Quand ça accélère trop fort, le moindre virage est dangereux. Et là, c'était un gros virage.

Le premier avait l'habitude de vendre sa potion par cuve de 500 litres depuis des années. Ce que l'Institut lui apprenait, c'est qu'on pouvait atteindre des résultats de désinfection supérieurs aux normes établies, moyennant des cartouches de 0,250 litre. Tout ce qu'il fallait pour inquiéter ses affaires immédiates. Et puis surtout, un inventeur de ce genre est souvent un peu compliqué dans ses interactions relationnelles. Individualiste forcené et singulier en diable, ayant découvert seul une chose formidable, - la stabilisation sans additifs de l'acide péracétique -, il pouvait être rapidement susceptible. Ce que Nathan lui donna l'envie. Après être subitement devenu l'auteur inconscient d'une découverte, faite de la même manière à sa suite, mais qui était bien plus extraordinaire par sa portée...

L'explication de cette trouvaille-là est que, les petites machines de Nathan, si elles ne faisaient que de minuscules nuages secs, froids, discrets, - en dépensant presque pas d'énergie -, elles n'en produisaient pas moins une sorte de muraille antiseptique infranchissable, aussi continue qu'homogène. Soit un genre de barrage aérien et invisible, - pour prendre cette image -, car sans aucune faille, où rien ne pouvait plus passer sans être touché par les molécules du mélange désinfectant très bien dispersé. Et le tout circulait dans l'air l'ambient à la vitesse standard des molécules qu'il contient, 340 mètres/secondes tout de même. Avec pour résultat, le collapse général en quelques secondes de tous les virus, spores et bactéries présents dans les lieux. Moyennant, qui plus est, des doses employées presque insignifiantes, ce qui rend le dispositif inoffensif pour les hommes et les animaux, H24/J7.

Sauf pour Nathan.

Ah lui..., le pauvre. L'Institut lui apprenait donc qu'il était possiblement éligible à un genre de prix Nobel obtenu sur le registre *1,2,3 Soleil !*, ou à des paquets de milliards tombés du ciel dans les mêmes conditions. Parce qu'avec ses gadgets *pschitt-pschitt*, il pouvait envisager de désinfecter à bon marché et pour de vrai

tous les hôpitaux de France et puis du monde. Là, où tous les ans, il se produit, si on ne considère que la France...10000 morts de maladies nosocomiales, et bien plus de malades pour les mêmes raisons. Autant de pathologies et d'ennuis causés par l'environnement spontanément infectieux des hôpitaux, et dont l'unité de compte du coût annuel pour la collectivité est le milliard d'euros (...). Et que dire de tous les lieux recevant du public, ceux infestés de virus et bactéries tous les ans, en permanence ?!

Tout cela ingéré, il n'a pas fallu une semaine de plus pour que Nathan, sur fond d'abus de drogues et de fêtes déjantées enchaînées pour célébrer sa trouvaille, aille perdre la tête à moitié. Il s'envisageait maintenant juste au-dessus des fondateurs de *Google*, assis à la droite du *Père*. Alors que la clé de son Paradis était tout de même détenue par Moïse, désenchanté à la perspective éventuelle d'avoir à diviser par bien plus que 1000 sa production, et surtout que cela soit connu. Quoi qu'on lui promette sur l'avenir et la démultiplication infinie des petites machines *pschitt, pschitt Made in China*.

La semaine d'après, tout s'est vraiment très compliqué.

De mémoire en toute honnêteté, avec le climat d'extrême tension qui s'installa, le nombre de péripéties surgies à un rythme effréné, entre nous comme à l'égard de tiers parties prenantes, et dont je n'ai pas connu tous les aspects, je suis aujourd'hui incapable de retracer la tornade relationnelle qui traversa cette affaire. Je tentais de longues journées durant et comme je le pu, étant moi-même sur les nerfs, de faire redescendre la tension pour voir comment réconcilier rationnellement des points de vue de plus en plus divergents.

En vain.

Nathan n'était plus très loin de ne dialoguer qu'avec Dieu, ce qui énervait tout le monde. Même ses collaboratrices, pourtant toutes nouvelles, avaient subi une sorte de transmutation spontanée. Elles devinrent brusquement comme les dévotes hystériques d'un messie en marche. J'en fus ahuri, car, moi, je connaissais ces femmes depuis très, très longtemps ! De leur côté, Moïse et sa femme, elle qui comptait ses recettes depuis toujours, entraient en vibration en couple. Elle lui annonçait maintenant la vengeance des sept plaies d'Egypte s'il ne coupait pas court à cette aventure. Alors qu'elle lisait et relisait aussi le contrat de licence de la potion de son mari, tous comptes faits très mal payée à son avis...

Quelques jours ensuite, plus rien n'allait.

La division et les rivalités régnaient ; des conflits incendiaires explosaient les uns après les autres, dans tous les coins à tous propos. Même le producteur des petites machines *pschitt, pschitt*, s'y s'attelaient par des revendications subites. Il avait entendu parlé des 5 millions cash du Polonais. La roue tournait à une vitesse folle dans le mauvais sens : cette situation n'avait plus rien d'une entreprise. Toute l'affaire pouvait aussi bien se terminer par une descente des Douanes, ou de je ne sais quel service de sécurité, tous interloqués d'apprendre que des excités se déchiraient autour de la diffusion non autorisée d'un produit d'usage militaire habituellement.

Puisque c'était devenue la seule issue et que j'en avais la capacité, un matin, je me suis résolu à nettoyer la situation, en liquidant le dossier du jour au lendemain : vente immédiate à Nathan, pour rien. Et une affaire dont il ne put ensuite rien faire, puisque sans la potion de Moïse renfrogné, tout devait forcément se terminer - Et Nathan avait fait trop d'erreurs dans l'application de son contrat de licence pour qu'il puisse encore envisager de contraindre Moïse, parti en vrille depuis que sa femme le chevauchait en furie.

Tant pis pour le nettoyage de l'air, la découverte scientifique, et toutes les espérances : deux mois après, le dossier était forclos. En tout et pour tout, il n'en restait plus que huit personnes éparpillées au fait des détails de cette affaire, - toutes résolues à garder le silence, chacune pour ses propres raisons -, ainsi qu'un rapport d'un institut de microbiologie qui n'appartenait plus à personne.

Tout allait s'effacer.

Disparaître du réel et des consciences pour n'être plus le souvenir d'un moment un peu étrange dont, le temps s'écoulant, il ne serait plus possible d'en rendre compte exactement. Il n'en resterait que des questions en suspens, avec parfois des réponses à rebours très inattendues. Dès années plus tard en effet, j'aurais incidemment des nouvelles de Nathan par une amie chère revenue d'un stage de formation d'Ayurveda, en Inde, au sein d'un hôpital réputé de cette médecine traditionnelle. Elle m'apprit qu'après un passage par Israël, Nathan était allé se pavaner dans un asram lié à l'hôpital en question, où il avait été semble-t-il guéri de ses démons - même la contrariété d'un destin assuré pouvait donc survenir dans ce Monde.

- *« Tu sais qu'au départ, ce type était presque mort de l'intérieur... ? »*,
- *« Oui Solveig... parfois ; parfois... j'oublie ce que j'ai bien, bien vu ; bon ; est-ce que ça te dirait une pizza à côté ? J'ai envie de marcher avec toi, petit soleil ».*

Aujourd'hui, on peut dire que cette découverte a été établie. Comme elle est ici expliquée avec précision, elle est reproductible par qui veut, au moins sur une échelle artisanale, pour trois fois rien, avec quelques précautions élémentaires, importantes, s'agissant de mélanger du vinaigre blanc, de l'eau oxygénée, et de l'usage de cette mixture.

La potion de Moïse, avec sa stabilité étonnante, n'est même pas nécessaire pour un usage ponctuel dans un délai court de quelques heures ; le mélange d'acide acétique et d'eau oxygénée étant suffisamment stable pour qu'il soit efficace dans ce délai.

Car qu'est-ce que cette affaire a mis en évidence, en définitive ?

Un principe vieux comme le Monde, mais délaissé de nos jours. Que *« la voie faible est supérieure à la voie forte »* ; qu'autrement dit, les procédés, méthodes, techniques, etc., qui abordent leurs objets en douceur avec des moyens minimales sont toujours plus efficaces, économes et puissants, finalement, qu'à peu près tout ce que nous faisons dans tous les domaines, la voie forte, celle qui a systématiquement recours à la puissance,

la violence et force de moyens. En l'espèce ici, du *pschitt, pschitt*, à dose ridicules, plutôt que des doses toxiques et mortelles, à haute pression. Et s'il en est presque toujours ainsi par ailleurs, c'est que la voie faible s'inscrit dans un *amorphisme* (voir le chapitre à ce sujet) qui lui-même s'appuie sur les forces et les caractéristiques de la Nature, en lieu et place de les contrarier.

Bref, si par cet exemple pratique, cette idée allait peu à peu retrouver sa place naturelle, celle d'un principe banal mais central, et recouvrer un registre encouragé des actions humaines dans et sur le réel, cette drôle de mésaventure aura été finalement un tribut involontaire et un peu pénible à la restauration possible d'un ordre positif du Monde.

Ce qui se nomme aussi un mal pour un bien.

Plus ironique qu'il ne peut sembler :

Avant d'en parler ici, pendant des années, j'ai regardé cette affaire sans regret, ni remord, en m'interrogeant régulièrement sur l'usage utile qu'on pouvait tout de même en faire. J'avais renoncé à en parler aux autorités politiques et sanitaires de ce pays, ayant été directement confronté sur des enjeux similaires à leur indifférence. Et, parfois, à un autisme où même un entretien téléphonique informel est impossible à organiser - ce ne sont pas des propos en l'air. En France aujourd'hui, il faut montrer patte blanche pour être entendu ; faire partie des cercles où la question qui vous intéresse est débattue est également devenu comme une obligation mortifère. Car de ce fait, presque plus rien de neuf ne peut vraiment y survenir de l'extérieur. Pourtant, toute l'histoire des Sciences et des Techniques occidentales s'est à peu près réalisée de cette manière inattendue...

De temps à autres, je voyais que divers organismes ou entreprises se rapprochaient de la solution que nous avions mis en évidence, dans ce domaine ou d'autres - le principe en cause est universel. J'avais appris, aussi, qu'un brevet sur une technique approchante avait été déposé. Mais à chaque fois, il se produisait des différences minimes qui ne permettaient pas d'obtenir nos résultats. La chimie, c'est une affaire de précision : des phénomènes peuvent fonctionner à un seuil déterminé, ou devenir inefficaces, dangereux, ou bien moins intéressants à un autre.

En 2016-2017, je verrai un acteur important du secteur médical s'interroger sur la dangerosité de diffuser de l'acide péracétique par nébulisation, signe que l'affaire bougeait. Et en 2018-2019, une importante société de nettoyage, *Onet*, annoncera fièrement avoir lancé le même procédé avec de l'eau oxygénée, seulement. Mais avec un dosage et une intensité de diffusion bien trop importantes, puisque ses opérateurs devaient être entièrement protégés (combinaison, gants, masques) pour la mettre en œuvre. Finalement, en 2020, je verrai passer des publicités d'une petite société, *Airinspace*, qui avec sa nouvelle machine *Rhea Compact*, se rapprochait très près de notre trouvaille. Même si l'appareil semblait encore trop complexe, cher, et son exploitation, limitée à des professionnels de la santé pour je ne sais quelle raison obscure.

Je n'ai aucune idée de la question de savoir comment tout cela se produisait ; si l'information de la découverte avait fuité et se diffusait, ou bien si la *taupe de l'intuition* progressait souterrainement pour se rapprocher peu à peu de notre trouvaille. Ce phénomène est bien connu dans les sciences et techniques : à force de voir des gens s'interroger sur les mêmes questions, dans les mêmes termes, en étant confrontés à des obstacles identiques, des solutions équivalentes ou meilleures finissent par surgir, comme par magie parfois.

Et puis arrive janvier 2020, et le coronavirus Chinois.

Approche la mi-février et il m'apparaît clair, je ne sais trop pourquoi, que la situation sanitaire en Chine devient hors de contrôle. Et qu'elle va certainement dégénérer, quoi que fassent les autorités Chinoises. Ce virus-là est d'évidence du genre coriace. Et je me dis, alors, que ces gens sont aussi des pragmatiques, sans vraie solution qui plus est : ils doivent donc être assez ouverts.

À ce moment aussi, sur-réagissant, je crains qu'une catastrophe inouïe, 600 000 morts en France ou quelque chose de ce genre, peut-être même plus, ne finisse par nous arriver de Chine.

Un matin je prends donc ma plume pour écrire à l'Ambassadeur de Chine en France, son Excellence Lu Shaye. Deux pages recto : courrier est court, efficace, technique mais pas jargonneux. Vite rédigé, il est loin d'être parfait. C'est un mode d'emploi réduit à l'essentiel, qui a pour but d'être rapidement traduisible en chinois et dire : ceci peut faire partie des solutions ; lisez, faites valider, vous en aurez ensuite pour deux jours et moins de mille euros pour le constater vous-même. Ensuite, vous saurez bien quoi faire.

Après quelques appels, j'aurai en ligne M. Yuming Sun, le conseiller-ministre scientifique de l'Ambassade de Chine, à qui j'explique la même chose ; avoir un courrier à lui remettre pour évaluation, une missive de deux pages non confidentielles, et tout à fait libre de droits (il faut bien mettre à l'aise un inconnu). Entre temps, puisque je ne parle pas chinois, je m'assure qu'il parle bien le français, et que nous nous comprenons. Il s'agit d'écarter l'anglais et ses sources éventuelles d'incompréhensions. Ce à quoi il me répondra qu'il est comme bilingue, ce qui se révèle exact.

Quelques minutes ensuite d'échanges, et puis voilà qu'il s'exclame :

- « *C'est parfait ! Nous avons envoyé votre solution en Chine !* ».

Passé un grand silence, assez long. Je crois même que ce Monsieur Sun ne m'a même pas entendu respirer, et encore moins marquer un signe d'exaspération, avant que je ne lui rétorque d'une phrase,

- « *Mais Monsieur, ce n'est même pas possible. Je ne vous l'ai pas encore envoyée. Quel est votre courriel, je vous prie ?* ».

Il était tôt ce matin du 12 février 2020, Paris était pris d'un gros brouillard ; je veux croire que Monsieur Sun n'était pas encore réveillé. Toujours est-il qu'entre le courrier et sa transmission, la Chine m'a consommé deux heures de temps. C'est court, c'est long, c'était utile ; il existait une information intéressante et précise qui ne servait à personne depuis des années, *pschitt, pschitt*, elle avait été propulsée en 120 minutes à l'endroit qui pouvait bien la rendre plus fertile. Un message m'apprendra d'ailleurs qu'elle a bien été traitée.

Mon boulot se terminait, après plus d'une décennie.

À bon entendeur, salut !

(À Françoise de Champvallier, † 2010 d'une infection nosocomiale)

CdM.

Post-scriptum :

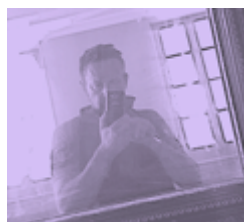
Après le courrier envoyé aux Chinois, je dupliquerai tout de même ce message en direction d'une dizaine d'Ambassades, toujours avec la même proposition : *essayez, testez, validez par vous-même, et basta ya*. À l'égard des Autorités Françaises, - et quelques personnalités du pays aussi -, je serai réticent plusieurs jours durant. En France, j'ai tant croisé au fil du temps des gens de pouvoir ressemblant à des trous noirs, et des bataillons de lâches encravatés aussi, qu'aller à leurs rencontres, n'en rencontrer qu'un seul même dix minutes durant, ne m'enchantait pas, pas du tout.

Finalement, issu d'une longue filiation militaire, j'ai pensé que ce Pays ne pouvait pas, pour moi, cesser d'avoir du sens. Il se trouve aussi que j'avais un oncle qui avait passé vingt ans au SDGN, dépendant du Premier Ministre ; il y avait été connu.

Tout cela m'a conduit à envoyer des courriels au Général de Woillemont, le secrétaire général adjoint du SGDN. Je lui proposerai un échange téléphonique. Mais j'apprendrai par un courriel de son assistante que les miens avaient été déportés au Ministère de la Santé. Sans que je ne puisse jamais savoir à qui. Cette absence, je la constaterai à nouveau chez les dirigeants du Ministère de l'Agriculture, que je devais - très précisément et directement - informer de cette affaire, car les installations agricoles et agro-alimentaires sont un terrain propice pour le coronavirus.

Hum...

Les choses sont ainsi : la merveilleuse villageoise à qui j'achète du tabac toutes les semaines dans un tout petit bourg est bien mieux éduquée que tous ces gens, qui ont été rendus incapables d'un bonjour ou d'un merci, par exemple. Sans doute ont-ils, aussi et en dernière analyse, très peur de se risquer à cette courtoisie élémentaire. Car cela donnerait à voir ce qu'ils veulent pas qu'on sache, ce qu'ils sont, eux, pour de vrai : des gens absolument dérisoires.



Au plus court, mon nom est Charles de Mercy, j'ai passé la cinquantaine et une bonne partie de mon existence à créer ou à investir dans des entreprises d'activités les plus diverses. En même temps que, parmi d'autres choses encore, j'ai conseillé beaucoup les sociétés qui font les produits des rayons des supermarchés et les écrans publicitaires des chaînes de télévision. J'ai par exemple inventé Euromillion, une affaire jouée en trois minutes à l'origine, qui devra un jour être racontée en détails tant elle est symptomatique de l'esprit de l'époque, de sa perversion.

Toutes ces aventures ont longtemps été passionnantes, indépendamment de leurs succès ou de leurs échecs. Mais un matin de décembre 2015, un sentiment qui me travaillait depuis la crise de 2008, - il faut parfois du temps... -, est devenu tout à fait clair : cette époque a moins besoin d'entreprises et d'inventions opportunes, astucieuses ou bien jouées, - d'idées in the mood en bref -, que de solutions pratiques aux enjeux concrets du réel.

Du neuf utile au plus grand nombre, pour résumer ici les choses à l'essentiel.

Et il en existe des dizaines, sur tous les sujets, qui sont le plus souvent inexploitées.